

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

Le Collège de St-Maurice il y a un demi siècle
(1885-86) : (Le coin des Anciens)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 279-283

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le coin des Anciens

I

LE COLLÈGE DE ST-MAURICE IL Y A UN DEMI SIÈCLE (1885-86)

A J.-B. BERTRAND

Vos notes, cher ami, sur le théâtre du Collège de St-Maurice, m'incitent à recueillir à mon tour quelques souvenirs. Presque de la préhistoire. Souvenirs un peu vagues, où je ne distingue plus bien les faits de l'année 1885 de ceux de 1886. C'est le cas, par exemple, d'une représentation donnée au corridor de l'Abbaye : chants, déclamations, une, comédie, je crois, et une étude d'Albert Morand sur Victor Hugo, étude empruntée en très grande partie à Louis Veuilot. N'était-ce pas, mon vieil ami Albert, une malicieuse critique de ce que tu nommais « mon Hugolatrie ? » J'ai conservé, je crois, un de tes dessins qui représente le poète agenouillé devant la lune. Une allusion à la pièce des « Contemplations » :

*« La lune à l'horizon montait, hostie énorme...
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi, Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation ... »*

Les rhétoriciens d'aujourd'hui se disputent-ils encore à propos de leurs poètes préférés ? J'en doute. Le sport laisse-t-il assez de loisirs pour les lettres ?

J'ai relu naguère quelques pages de la « Légende des siècles ». Certes, je suis loin de l'enthousiasme juvénile. Que de divagations, quel fatras à vous donner la nausée ! On passe, on passe encore des pages, des chapitres, malgré la forme toujours belle, pour s'arrêter au vers exquis ou même sublime qu'on ne peut oublier.

En l'an de grâce 1885, nous n'étions pas comme aujourd'hui au courant de la littérature en train de se faire. Hugo venait de mourir et ses premières œuvres elles-mêmes gardaient un visage nouveau. Il va sans dire que nous n'avions jamais entendu le nom de Baudelaire. Verlaine ne nous avait pas enchantés avec la « Bonne Chanson » et nous ignorions absolument le Symbolisme. Quelle surprise pour nous si nous avons pu lire des vers libres dans le « Mercure de France » !

Nous fîmes cependant une découverte : les Parnassiens. Un article des « Monat-Rosen » écrit, je crois, par celui qui est aujourd'hui Mgr Quartenoud, nous citait des poèmes de Coppée, Sully-Prudhomme et Banville. J'avais entendu dire des vers de Coppée, mais j'ignorais tout de lui. Et Sully-Prudhomme, quel enchantement pour la plupart de nous ! Son « Vase brisé » surtout. Le plus emballé ne fut-il pas un futur avocat, Arthur Couchepin, président du Tribunal fédéral ? Oserais-je tutoyer un juge fédéral comme je viens de le faire en parlant d'un médecin ?

Arthur Couchepin, Albert Morand et le soussigné sont les trois survivants de Martigny parmi les rhétoriciens de 1885-86. Celui qui nous a quittés pour un monde meilleur, Maurice Calpini, mort à Lille à la fin de la guerre, aimait les poètes comme nous les aimions. Un qui ne s'en souciait guère, c'était Joseph Dallèves, de St-Brancher, lequel, à son tour, est venu habiter Martigny depuis qu'il occupe le poste de procureur du Grand-St-Bernard. Il savait déjà calculer en ce temps-là, alors qu'il organisait des loteries fructueuses pour sa bourse trop plate. Il rappelle volontiers ce souvenir.

Un autre élève, un fort en thème, Eugène Coquoz, faisait, lui, des vers latins en se jouant. Nous le comparions à Horace. Notre professeur (je donnerai bientôt son nom) nous disait :

« — Vous exagérez. Comparez-le, si vous voulez, à Esseiva », le poète latin fribourgeois dont les vers ont été couronnés (quelque part, Hollande ou Danemark).

Coquoz était taillé pour la chaire et l'enseignement. Quand on le questionnait sur sa carrière future, il disait à mi-voix : « Médecin ». Nous n'avions pas compris qu'il voulait dire : médecin des âmes.

Il nous a quittés bien jeune, ce médecin des âmes. Voici encore deux prêtres sur cette liste funèbre : l'abbé Grand, curé de Salins, et un capucin, le cher Père Séverin. Tous deux pleins d'ardeur au travail pour atteindre le but visé, mais leur vocation tardive avait laissé leur mémoire en friche et ils devaient trimer dur. Il me souvient que Bessard (le futur Père Séverin) me demanda un jour, en échange de menus services, d'écrire à sa place le devoir en vers :

« — Des vers pas trop bons, Jules, me dit-il, car on verrait qu'ils ne sont pas de moi, mais meilleurs, en tout cas, que ceux qui je pourrais trouver. »

J'obéis à la consigne, et le professeur qui crut que les vers avaient été pondus par mon ami, biffa toute la page d'un large trait rouge.

« — Tu... tu vois, disait Bessard en bégayant plus fort que de coutume, tu., tu vois., co., mme.. il est in., in., in., juste ! »

Mais non, il n'était pas injuste, notre professeur de rhétorique. Que sont des vers d'écolier, même les meilleurs, même ceux d'un Hugo ? et que dire de vers mal écrits à dessein !

Un autre prêtre encore. Court, trapu, moustache blonde, plus âgé que nous. Musicien. Pas le plus discipliné des internes. Quand il lui prenait fantaisie d'aller se promener dans la cité d'Agaune, il franchissait la grand'porte sous les yeux du frère-portier qui ne pouvait soupçonner qu'on osât sortir sans permission. Des benêts qui escaladaient les murs se voyaient régulièrement pris sur le fait par les surveillants.

M. l'abbé Frossard est aujourd'hui curé-doyen dans le canton de Fribourg, dans la Broye, sauf erreur. Je l'ai revu une fois alors que je faisais une série de conférences antialcooliques à Estavayer et dans les environs.

A cette époque, il n'y avait qu'un seul professeur principal pour les deux classes de rhétorique et d'humanités. Parmi les élèves de cette dernière, je mentionne Mgr Gabriel Delaloye, vicaire général de Sion, et M. Pochon, l'aimable sous-chef de gare de St-Maurice.

Le professeur principal était le chanoine Joseph Abbet, le futur évêque de Bethléem. C'était un autodidacte et il nous fit tout de suite un aveu qui lui gagna nos cœurs.

« — On m'a imposé cette classe, dit-il, et je vous avoue que je ne connais pas plus le grec que la botanique ; je les étudie et je serai toujours en avant de deux leçons. Inutile de me poser des questions au-delà. »

Un jour que nous lui demandions en riant d'aller faire une cueillette de plantes, il nous répondit :

« — Malheureux que vous êtes ! vous voulez me jouer un tour. Je ne connais pas les plantes. »

M. le chanoine Bertrand enseignait les mathématiques. Long comme une heure d'étude, sec comme la science qu'il nous faisait avaler, il avait un air d'ascète et une réputation de sainteté.

Je le désolais par mon écriture :

« — Mon pauvre enfant, me répétait-il, votre écriture est déplorable et je jette vos devoirs au panier. Réfléchissez donc à ce qui arrivera quand vous serez notaire. On ne pourra pas lire les actes et les testaments que vous ferez, et cela donnera lieu à des procès. »

Le brave homme ne prévoyait pas que je ne serais pas notaire, et il ne soupçonnait pas qu'on inventerait les machines à écrire !

Le chanoine de Courten enseignait l'allemand. Il aimait le « style noble » des tragédies classiques, et en traduisant « Tell » de Schiller, nous devons toujours dire « seigneur » quand nous rencontrons le mot « Herr ».

Ce goût se manifesta encore dans le choix de cette pauvre tragédie « Les Enfants d'Edouard » pour la fin de l'année scolaire. Il nous en expliquait les beautés, mais elles nous laissaient froids.

Le professeur de chant était un certain Monsieur Keller, si j'ai bonne mémoire. Un soir du mois de mai, je me souviens que, de sa belle voix de basse, il chanta une romance où il était parlé d'un pauvre troubadour et de la Madone...

Le chanoine Gard enseignait la philosophie et il se faisait aider par le chanoine de Courten. Cette année scolaire, les philosophes étaient tous des profès ou des novices de l'Abbaye, à l'exception d'Isaac Marclay, le futur président de la Cour d'Appel valaisanne.

Le chanoine Gard remplissait les fonctions de préfet du Collège, mais le souci de l'Orphelinat de Vérolliez à maintenir contre vents et marées ne lui laissait guère le temps

de s'occuper de nous. Il devait s'ingénier pour trouver le vivre et le vêtement pour les orphelins et les orphelines, sans oublier les bonnes religieuses. Il était vraiment leur père, il était aimé comme tel. A Vérolliez était son cœur, Comment nous étonner de ses distractions ? En route, il faisait des moulinets avec sa canne et parlait tout haut, même quand il était seul. Cela nous amusait :

« — Jeune homme aux yeux bleus », nous disait-il quand il nous rencontrait, sans s'inquiéter de la couleur de nos prunelles. Il me fit venir un jour chez lui et il me dit d'aller voir la Grotte aux Fées afin de pouvoir écrire un poème qu'il ferait publier dans la « Gazette du Valais » pour attirer les visiteurs. La grotte me parut intéressante, mais l'inspiration fut rebelle.

On se racontait ce petit trait. Le chanoine Gard avait traduit en vers français le « Salve Regina », et il disait :

« — Je fais chanter ça aux orphelines pendant ma messe : ça me distrait ».

Il voulait dire sans doute que cette prière confiante à la Vierge l'élevait un instant au-dessus des misères de ce pauvre monde où l'on a froid, où il faut manger et se vêtir. Où et comment trouverait-il l'argent indispensable pour maintenir cette œuvre si noble qu'il avait créée ?

Je mentionnerai encore ceci : le surveillant des grands était le chanoine Troillet, le futur prieur : la division des petits était confiée au chanoine Blanc, le futur curé d'Aigle.

Les anciens élèves de rhétorique (ils ne sont plus nombreux) pourraient-ils se retrouver à l'Abbaye cette année ou l'an prochain ?

Ecône-Riddes.

Chanoine Jules GROSS